

Les rayures

Selon l'ophtalmo de la prison, si les zèbres ont des rayures aussi aléatoires c'est pour que les lionnes, pendant qu'elles poursuivent le troupeau, ne puissent distinguer où commence et se termine une bête en particulier.

Ici, nos uniformes sont loin de produire le même effet sur les gardiens tout d'abord parce qu'une alternance horizontale de lignes blanches et noires ne facilite par le camouflage le long des murs verdâtres des couloirs – vert, je désespère – mais aussi parce que notre troupeau, lors de la promenade, peut difficilement songer à la fuite. C'est un peu pour cela, qu'à la foire, j'ai toujours détesté les manèges. Pas moyen de sauter en marche avant la fin du dernier tour. Pourtant, je fais partie de ceux qui ont tiré la floche. Six ans, à raison de 365 tours gratuits par an et un de plus les années bissextiles. Il nous en reste 1273.

Nous étions les quatre mousquetaires, les cinq doigts de la main d'un bûcheron un petit peu maladroit ou encore les nouveaux Dalton, si vous préférez Morris à Alexandre Dumas et la bande dessinée aux romans d'aventures. C'est le carnaval toute l'année. Déguisés du soir au matin, nous trainons nos rayures de la cellule au réfectoire, du couloir au parloir au pas lent d'une résignation convenue qui, elle aussi, me semble un déguisement.

L'affaire avait mal tourné. Rien ne s'était goupillé comme nous l'avions prévu – et moins encore dégoupillé – pas même la grenade assourdissante qui avait fait long feu dans le hall de la banque, tournoyant comme une toupie dans une chambre d'enfant. Le cran de sécurité de mon colt 45 de seconde main était bloqué et Serge perdit son masque en arrachant le sac de biftons des mains du caissier, un copain d'enfance de son père, qui, selon son témoignage au procès, le reconnu immédiatement.

Notre fuite avait été tout aussi lamentable. Au premier carrefour, nous avons été bloqués par un camion de la voirie dans une rue plus étroite encore que l'esprit d'un prédicateur évangéliste. Arrêtés par des éboueurs, vous parlez d'une allégorie ! Au tribunal, le procureur, ironique, a même prétendu de nous que nous n'étions finalement que des déchets de la société.

J'ai déposé le flingue sur le toit de la caisse et nous nous sommes rendus. Il y avait derrière nous assez de gyrophares pour animer deux ou trois boîtes de nuit et suffisamment de canons braqués sur notre bagnole pour que ses chances de conserver un quelconque avenir

en tant que véhicule d'occasion soient très sérieusement compromises. Difficile de croire que les applaudissements qui crépitérent alors nous étaient destinés.

Notre avocat a tout essayé, je dois bien le reconnaître : familles trop nombreuses et logement trop étriqués – où mettait-il les curseurs – un quarteron de pères alcooliques, des mères battues ou absentes, des scolarités aléatoires et suffisamment de tentations, dans notre quartier pourri, pour faire pâlir de jalousie Saint Antoine lui-même. Il sortit de ses larges manches toutes les cartes d'Épinal possibles et imaginables mais en pure perte. Le crime désorganisé dont nous étions un exemple « éclatant » – le procureur faisait bien entendu narquoisement allusion à notre grenade – méritait d'être sanctionné aussi durement que l'était le grand banditisme.

Clap de fin. Six ans sans remise de peine. Le rideau rouge du tribunal s'est abaissé pour permettre aux grilles de se refermer sur quatre paumés de plus.

J'ai eu bien du mal à m'y faire et n'y a pas que les rayures blanches et noires qu'il faut mettre en cause. J'avais vu quelques films sur le sujet mais je crois bien que la réalité de la prison – pardon, de l'univers carcéral – n'est sans doute pas soluble dans la fiction.

J'étais là depuis près d'un an quand le directeur a proposé à trois d'entre nous de suivre les cours d'alphabétisation. Patrick, lui, avait réussi un bac littéraire, il n'était pas vraiment concerné. Les deux autres n'ont pas donné suite à cette proposition et c'est seulement maintenant que je comprends pourquoi.

Au début, j'ai peiné. Il est plus difficile de tenir un stylo que de braquer un flingue et puis, comme il n'y a pas de sécurité sur le flan d'un crayon, un accident est vite arrivé. Deux « p » à *apercevoir*, un auxiliaire « avoir » qui passe dans votre champ de vision et c'est le participe passé qui en prend plein la tronche.

J'ai tenu le coup. Le soir, sur le plafond écaillé de ma cellule, je voyais briller les mots comme des étoiles filantes et je n'avais plus d'autres vœux que de m'évader avec eux. Après six mois d'efforts, je suis parvenu à produire un premier texte de quelques lignes qui comptait moins d'erreurs orthographiques que le barillet d'un Smith & Wesson.

Le directeur m'a convoqué un matin d'octobre. Au centre de son bureau, bien en évidence, une rame de papier blanc de 80 grammes, une latte en plastique souple et de quoi écrire.

- Vous devriez décrire votre parcours, rédiger une autobiographie.

J'étais un peu perdu. A cette époque-là, ces mots m'évoquaient davantage une poursuite en bagnole qu'un travail d'introspection.

- Je ne vois pas vraiment...
- Si vous racontiez comment vous en êtes arrivé là, je suis persuadé que votre témoignage pourrait en dissuader plus d'un d'emprunter le même chemin. Vous comprenez, la fameuse pente savonneuse...
- Ma mère est de Marseille.

Sans doute ne s'est-il même pas posé la question de savoir si je plaisantais. Il était du genre à s'écouter parler et à ne percevoir ses interlocuteurs que comme les parois d'une chambre d'écho.

- Je vous ai réservé une place à la bibliothèque. Bien sûr je veux relire systématiquement ce que vous écrivez, cela va de soi.
- Je comprends parfaitement, Monsieur le Directeur.
- Et puis cela vous donnera l'occasion de vous évader un peu.

Cette fois-ci, c'est moi qui me suis demandé si c'était lui qui plaisantait.

J'ai quitté son bureau avec la liasse de papier sous le bras, crayons et latte dans la main. Un gardien n'a conduit jusqu'à une sorte de stalle relativement étroite délimitée par deux rayonnages encombrés de dictionnaires et des volumes, massifs, d'une ou deux encyclopédies. J'ai regardé la première feuille de la rame assez longuement. Je n'avais jamais écrit que dans des cahiers d'écoliers en alignant mes mots le long de la marge rouge et des doubles lignes bleues. J'ai soigneusement aligner une vingtaine de traits noirs horizontaux, espacés d'un centimètre et demi, puis je me suis replongé dans la contemplation de cette première page blanche. Même si ma vie n'a rien d'un conte de fée, j'ai pensé qu'un « Il était une fois » pouvait finalement convenir et j'ai commencé à écrire.

Ce fut laborieux. Parfois, je m'égarais quelques instants, les yeux perdus entre deux traits noirs, un peu comme si toutes les droites que je venais de tracer se transformaient en lignes de fuite. Au bout de deux heures, j'avais pourtant réussi à noircir cinq feuilles. Il faudrait certainement les relire, les corrections devant y être nombreuses, pourtant j'étais assez fier de moi. Presque autant que de mon premier casse. Comme convenu, le gardien a apporté ma prose chez le directeur mais le lendemain j'ai retrouvé ces cinq pages sur ma table de travail, sans la moindre correction de sa part si ce n'est celle de quelques pluriels un peu hasardeux.

C'est ce jour-là que j'ai commencé à recopier, recto verso et d'une écriture très serrée, ce que j'avais écrit durant l'après-midi pour que celui qui s'aviserait un jour de recompter les feuilles restantes puisse mettre la différence sur le compte d'une simple erreur de calcul. Suivant en cela l'exemple de notre avocat, j'avais évoqué les affres – *Petit Robert*, page 45 – de mon enfance, mon statut de cancre sempiternel – *Larousse*, page 1641 – et l'odeur âcre des premiers joints.

Les autres ont été surpris, peut-être même émus, lorsque je leur en ai fait la lecture. Patrick a corrigé quelques erreurs, supprimé quelques adjectifs inopportuns, raccourci quelques phrases mais, dans l'ensemble, il a jugé mon texte très acceptable.

Dans mon récit, j'en étais arrivé au moment de notre rencontre, au début de notre amitié, le soir où nous avons volé notre première caisse pour nous tirer vite fait d'une soirée infestée de bourges en cravates et jupes plissées. On en avait profité pour dévaliser une épicerie de nuit – juste un couteau suisse et une manivelle de cric – et se shooter à l'adrénaline. C'est cette nuit-là qu'on avait signé le pacte qui nous unit encore et qui nous a conduit entre ces quatre murs.

Les deux autres avaient très envie de jouer à leur tour un rôle dans mon récit mais Patrick, de son côté, a insisté pour que je fasse cela avec prudence. *Scripta manent*. Il ne voulait pas que je cite des noms. Il ne voulait apparaître qu'entre les lignes. Si mon récit avait le moindre succès, il ne désirait pas qu'une potentielle liberté conditionnelle se voit compromise par une notoriété fort peu compatible avec leur réinsertion. Serge et Maurice se sont ralliés à cette opinion sans en comprendre les raisons profondes mais parce que Patrick avait toujours été, dans notre bande, celui dont les méninges fonctionnaient le mieux.

Pendant trois ou quatre jours, je suis parvenu à tenir le rythme, en gardant les conseils de Patrick comme ligne d'horizon et mes traits noirs comme lignes de mire. J'ai commencé par raconter leurs jeunessees telles qu'ils les avaient détaillées, en modifiant les dates et les lieux et en attribuant à l'un ce qui concernait l'autre. J'ai parlé de prostitution infantile, de trafic de stupéfiants et de quelques braquages, plus ou moins réussis. Dans ces pages, le directeur, qui m'avait convoqué à la fin de la semaine, a biffé un ou deux passages – ironisant sur le fait que j'étais incarcéré dans *une maison de corrections* – et raturer certaines expressions que, selon lui, *les lecteurs auraient pu percevoir comme une apologie du crime*.

La semaine suivante, j'ai traité de nos premiers mois en prisons, de la première fois où nous avons enfilé des uniformes dont les rayures se confondaient presque avec les barreaux de nos cellules. J'ai couché sur le papier ligné, noir sur blanc, la vie de mes trois amis en costume rayé, un peu perturbé tout de même d'en faire ainsi de simples personnages de roman.

Vendredi, Patrick, en relisant ma production de la journée – scrupuleusement recopiée entre les lignes noires qui zébraient les feuilles – a parlé *d'un mimétisme des plus efficaces entre le support narratif et la description des personnages*. Il a aussi évoqué *l'approche quasi consubstantielle* grâce à laquelle j'étais parvenu à *confondre le contenu avec le contenant*. Je n'ai pas cherché à comprendre tout ce qu'il me disait, je consulterai un dictionnaire lundi. Allez savoir pourquoi, le week-end personne n'a accès à la bibliothèque.

Quand il a eu fini de lire, il m'a serré dans ses bras, la larme à l'œil et il m'a remercié, en leurs noms à tous les trois, pour ce que je venais de faire pour eux. C'est très émouvant, a-t-il ajouté, lorsque l'auteur s'efface devant ses personnages mais ce sera plus beau encore lorsque ce seront les personnages qui s'effaceront pour laisser toute la place à leur auteur.

Dimanche matin, aucun des trois n'était présent à l'appel. Toute la journée, les prisonniers sont restés enfermés dans leurs cellules. La fouille n'a rien donné. Aucune trace non plus d'évasion. Rien ne permettait de remettre en cause l'étanchéité de la prison. Les gardiens ont tout retourné mais en vain. C'était un peu comme si ces trois-là s'étaient évaporés.

Mon roman a eu un certain succès. Quand je suis sorti de taule, mon éditeur a organisé quelques séances de dédicace. C'est à Lyon que je les ai retrouvés. Ils faisaient sagement la file, souriants, mon bouquin à la main. Chapeaux mous, souliers vernis, costards de luxe. Il m'a fallu quelques secondes pour les reconnaître. C'est sans doute le sens des rayures qui m'avait désorienté.